



WASHINGTON - Les sceptiques sont confondus, et pas à peu près! Le Canadien a causé mercredi soir ce qu'on retiendra comme la plus grande surprise des séries 2010 de la coupe Stanley en éliminant les Capitals de Washington, champions de la saison régulière.



MARC DE FOY

defoym@ruefrontenac.com

Malgré un faible total de 16 tirs au but, le Tricolore en a eu besoin de seulement deux pour vaincre les Capitals 2 à 1 devant une foule stupéfaite au Verizon Center de Washington.

Marc-André Bergeron a ou-

vert la marque avec son premier des séries au cours d'une supériorité numérique avec seulement 29,1 secondes à faire en première période.

Dominic Moore a marqué le but vainqueur avec moins de quatre minutes à faire dans le match, mais les Capitals n'avaient pas dit leur dernier mot. Brooks a réduit l'écart à un but à 2:16 minutes de la fin.

Comble de malheur, Ryan O'Byrne s'est retrouvé au banc des punitions 32 secondes plus tard, mais le Canadien a été capable de résister jusqu'à la dernière seconde.

Le Tricolore avait déjà eu des sueurs froides au début de la troisième période lorsqu'un tir d'Alex Ovechkin s'est retrouvé dans le filet.

Le but a été toutefois refusé immédiatement par les officiels parce que Mike Knuble se trouvait dans le territoire réservé au gardien.

Halak égal à lui-même

Les Capitals n'ont pas

autant bombardé Jaroslav Halak que dans le sixième match au Centre Bell, mais le merveilleux gardien a été tout aussi intraitable en repoussant 41 des 42 tirs dirigés contre lui.

Ses coéquipiers lui ont accordé une meilleure protection en forçant les Capitals à décocher plusieurs tirs de l'extérieur et en bloquant eux-mêmes 41 lancers pour un total de 182 dans la série!

Mais ça n'enlève rien au mérite de Halak qui permet aux siens d'accéder au deuxième tour des séries pour la première fois depuis 2004.

Après Alex Ovechkin, le Canadien se frottera maintenant à Sidney Crosby et aux Penguins, à compter de vendredi soir à Pittsburgh. Le deuxième match aura lieu dimanche après-midi au Mellon Arena.

La série se transportera ensuite à Montréal pour les troisième et quatrième rencontres, mardi et jeudi prochains.

EN MANCHETTES

Enjeux | Yves Chartrand

Lock-out au *Journal de Montréal*: «Ça prend une intervention politique pour ajuster la loi anti-scabs» — Roger Valois

QUÉBEC — Le vice-président de la CSN, Roger Valois, n'a pas fait dans la dentelle mercredi pour dénoncer les «scabs» qui collaborent toujours au *Journal de Montréal* malgré le lock-out de 15 mois et l'inaction du ministre du Travail Sam Hamad et de son gouvernement qui refusent d'ajuster la loi anti-briseurs de grève aux réalités technologiques d'aujourd'hui.

SUITE PAGE 2

Économie |

Jean-Philippe Décarie

Un métro toujours en retard

On était en janvier 2007. Bombardier avait obtenu depuis plusieurs mois déjà, de gré à gré, le contrat de fabrication de 35 nouveaux wagons de métro pour remplacer une partie de la flotte vieillissante de la STM.

SUITE PAGE 5

Musique | Philippe Rezzonico

Tête-à-tête convivial avec Peter Gabriel

Peter Gabriel et Montréal, c'est comme le hockey et la bière ou le lait et le chocolat. Le mariage idéal. Pas de surprise, donc, que la tournée New Blood s'arrête dans notre métropole deux fois plutôt qu'une, alors que les deux seules autres villes qui auront droit à une escale sont des mégapoles comme New York et Los Angeles.

SUITE PAGE 6

Lock-out au *Journal de Montréal*

Le gouvernement est complice de «trous-du-cul»

- Roger Valois, vice-président de la CSN

PHOTO D'ARCHIVES MARTIN BOUFFARD

QUÉBEC – Le vice-président de la CSN, Roger Valois, n'a pas fait dans la dentelle mercredi pour dénoncer les «scabs» qui collaborent toujours au *Journal de Montréal* malgré le lock-out de 15 mois et l'inaction du ministre du Travail Sam Hamad et de son gouvernement qui refusent d'ajuster la loi anti-briseurs de grève aux réalités technologiques d'aujourd'hui.



YVES CHARTRAND

chartrand@ruefrontenac.com

Ceux qui travaillent présentement au *Journal de Montréal*, columnists et autres journalistes, sont des scabs au sens du Code du travail, a tranché Roger Valois lors d'une conférence de presse à la Tribune de la presse du Parlement de Québec.

«Et si chaque jour ceux qui écrivent dans le journal devaient passer sur la ligne de piquetage à visage découvert pour aller porter

leur texte, probablement qu'ils chieraient dans leur culotte. Ce n'est pas la bravoure qui les anime, c'est le cash, point final», dit-il.

Mais voilà: la loi du Parti québécois adopté en 1977 ne pouvait prévoir le développement des technologies qui permettent à des briseurs de grève (ou de lock-out) de travailler confortablement à distance sans être exposés au stress de leur collaboration.

«C'est aussi scab et baveux que ceux qui franchissaient les piquets de grève, a lancé Roger Valois avec une voix qui trahissait beaucoup de colère. Comme m'avait dit un poète: après que Dieu eut créé le serpent à sonnette, le vampire et le crapaud, il lui restait une substance avec laquelle il a fait le scab. Seulement, je les reconnais, ce sont des trous-du-cul!»

Laxisme

Le laxisme actuel du gouvernement libéral à ne pas agir pour ajuster la loi anti-briseurs de grève fait de lui un «complice» de cette situation.

«Ça fait des conflits qui durent, ça fait du monde qui se remet en question sur ce qu'ils font dans la vie et ça fait des employeurs qui sont très baveux... Lui (Pierre Karl Péladéau) n'avait pas besoin du lock-out pour l'être, mais ça l'a amélioré un peu.»

Roger Valois n'a pas été tendre

envers le gouvernement de Jean Charest, rappelant que le ministre Sam Hamad a esquivé la question du PQ qui a réclamé mardi en chambre la nomination d'un médiateur spécial pour forcer le retour des deux parties à la table de négociations.

«Il a pris le navire et il a passé par Gaspé pour l'amener à Toronto», a-t-il ironisé.

Le vice-président de la CSN a révélé que Claudette Carbonneau avait rencontré le ministre du Travail dans les dernières semaines et lui a demandé d'intervenir dans le conflit du *Journal de Montréal* qui pourrait depuis plusieurs mois.

«Il (Hamad) nous a dit: C'est un conflit privé, pensez-vous que je vais intervenir? Pensez-vous que ça relève de moi? Sacrament! Il ne comprenait pas son rôle, et ça ce n'était pas fort.»

Valois soutient d'ailleurs que sa centrale syndicale a fait en vain plusieurs interventions auprès du gouvernement pour qu'il ajuste la loi anti-briseurs de grève aux réalités d'aujourd'hui. La réponse a toujours été négative.

«Ça prend du courage politique pour faire cela. Et ce n'est pas des travailleurs qui fournissent dans la caisse électorale (du PLQ). Ceux qui le font amplement, ce sont les boss. Et quand les boss paient, eh bien c'est ça...», déplore le syndicaliste.

La FTQ aussi solidaire

Présent à la même conférence de presse, le président de la FTQ, Michel Arsenault, a rappelé que la FTQ est toujours devant les tribunaux pour la cause l'opposant au *Journal de Québec* sur l'utilisation de briseurs de grève durant le long lock-out de 16 mois en 2007 et 2008.

Une juge du Tribunal de travail, Myriam Bédard, avait pointé dans un jugement plus d'une dizaine d'individus ayant travaillé comme scabs. Quebecor avait porté la cause en appel en Cour supérieure.

Le juge Saint-Pierre avait cassé le jugement de première instance, prétextant que pour considérer un individu comme un scab, il fallait qu'il exécute du travail de remplacement sur les lieux physiques du journal.

La FTQ a porté la cause devant la Cour d'appel du Québec, dont on attend toujours la décision. Lundi, Michel Arsenault s'est dit prêt «à défendre cela jusqu'au bout» s'il le faut.

«Moi, je crois que si tu fais le travail de quelqu'un qui est en lock-out ou en grève légale, tu es un briseur de grève. Avant, il fallait que tu traverses une ligne de piquetage, aujourd'hui tu peux le faire avec ton portable chez toi. Mais tu es quand même un briseur de grève», dit le président de la FTQ.



Roger Valois dénonce les «scabs» qui collaborent toujours au *Journal de Montréal*. PHOTO CSN



HALIFAX – Même si les ministres et délégués du G8 réunis à Halifax pour discuter de santé maternelle et de sécurité alimentaire disent que ce sujet est à peu près sans importance, la question du financement de l'avortement dans les pays en développement a dominé les autres en clôture de ce mini-sommet qui devait mettre la table au vrai sommet de juin, à Muskoka en Ontario.



Il faut dire que la ministre conservatrice Bev Oda, hôte de la rencontre de Halifax, a elle-même abordé le sujet en maintenant avant même l'ouverture de la réunion que le Canada ne financerait sous aucun prétexte des avortements dans le cadre de son aide au planning familial.

Une position aux allures surtout idéologiques pour le gouvernement conservateur, et décriée par l'opposition et les groupes féministes, et qui ne colle pas non plus avec la philosophie américaine sur le sujet. Lors du précédent mini-sommet du G8 à Gatineau, il y a un mois, la secrétaire d'État américaine Hillary Clinton avait déclaré que la santé maternelle et des enfants dans les pays en développement passait par le planning familial et la contraception avant tout, mais que l'avortement

devait demeurer une option pour éviter qu'il ne soit pratiqué clandestinement dans des conditions dangereuses.

«Le planning familial sert à espacer les grossesses et à avoir un meilleur contrôle sur la famille. Cela n'inclut pas l'avortement», a répété la ministre de la Coopération internationale, Bev Oda, lors de la conférence de presse clôturant le mini-sommet de Halifax.

Requestionnée par RueFrontenac.com sur le fait que le Canada pourrait peut-être s'en remettre aux demandes des pays bénéficiaires de l'aide pour décider s'il financera des avortements, la ministre a semblé vouloir esquiver la question.

«Vous savez, 60% des décès de mères enceintes se produisent lors de l'accouchement, à cause d'hémorragies incontrôlées. C'est un problème plutôt simple à régler et on doit faire cesser cela. Nous croyons que nous pouvons faire un bon boulot, efficace pour les sommes dépensées. Si les autres pays veulent appuyer le planning familial différemment, ils en sont libres», a répondu la ministre.

Son homologue américain, Rajiv Shah, directeur de l'Agence américaine pour le développement international (USAID), n'a toutefois pas été cette fois aussi clair quant à la distance entre les positions américaine et canadienne.

«Le moyen le plus efficace pour réduire la mortalité maternelle est le family planning, ce qui veut dire un accès aux services de santé et à la contraception et autres initiatives. Des experts nous ont parlé de ces priorités durant la réunion. Il y a 500 000 décès maternels pendant la grossesse chaque année dans le monde», a-t-il précisé.

Un sujet pas si important que ça...

Rencontrée plus tard juste avant son départ de Halifax, la directrice de la

Coopération et du développement de l'Italie, Elisabeth Belloni, a mentionné que la question de l'avortement n'a vraiment pas été un sujet de discussion important entre les ministres et délégués des huit pays les plus industrialisés.

«Nous n'en avons pas parlé en détail», a-t-elle indiqué avant de quitter Halifax, précisant qu'elle n'était pas certaine que le mot avortement ait été prononcé au cours de la réunion.

«Les pays donateurs doivent, sur cette question, se référer à la législation des pays où ils interviennent et respecter la qualité de vie des femmes de ces pays. Nous devons aussi agir en vertu de nos propres lois», a expliqué M^{me} Belloni.

Quant au sous-ministre adjoint aux Affaires étrangères Koro Bessho, qui dirigeait la délégation japonaise, il a affirmé que la question de l'avortement n'était pas un sujet de grand intérêt dans le débat sur l'aide au planning familial et à la santé maternelle dans les pays endéveloppement.

«On jase»

Sur les autres fronts, il ressort de la

conférence de presse – désertée par quelques chefs de délégations plaidant qu'ils devaient vite attraper leur vol de retour – qu'on a beaucoup discuté mais très peu décidé.

Le ministre allemand de la Coopération économique et du Développement, Dirk Niebel, a soumis les points que son pays a amenés à la table de négociations.

Outre les questions de santé maternelle, qui passent selon lui par le développement de systèmes de santé efficaces et un meilleur accès aux moyens de contraception modernes dans les pays en développement, il a parlé de sécurité alimentaire, indiquant que son pays s'engage à investir d'ici la fin de 2012 trois milliards de dollars dans des initiatives alimentaires.

Il est aussi le seul à avoir parlé d'environnement, spécifiant que les prochaines années seraient un bon test pour les pays du G8 souhaitant aider les pays en développement à adopter des moyens pour participer à l'effort global de lutte aux changements climatiques, tout en respectant les aspirations de ces pays en matière de développement économique.

On a aussi parlé d'un sujet à la mode chez nous par les temps qui courent, soit l'efficacité de chaque dollar dépensé.

«Nous voulons plus de vies sauvées par dollar dépensé», a déclaré Rajiv Shah.

Sinon, pas d'annonce, et aucun chiffre.

«Nous avons eu des discussions qui nous ont menés à l'énoncé de conclusions et de recommandations. Chacun de nous retournera à la maison et parlera de tout cela aux décideurs, qui amèneront le tout à la table du sommet du G8 en juin. C'est à ce moment que des annonces seront faites, et pas juste en dollars, mais en actions», a expliqué la ministre Oda.



La ministre canadienne Bev Oda lors de la conférence de presse de clôture.

PHOTO ROGERIO BARBOSA

Un policier accusé d'avoir fait disparaître la contravention du mafioso Arcadi

Le petit côté pingre de Francesco Arcadi pourrait coûter cher à un policier de la SQ qui est accusé d'avoir fait disparaître une contravention pour excès de vitesse que le mafioso avait reçue en pleine enquête Colisée.



Le policier en question, Serge Parent junior, un ex-membre de l'équipe de filature de la Sûreté du Québec, subit actuellement son enquête préliminaire au Palais de justice de Montréal.

Les actes reprochés sont survenus en juillet 2003, mais ce n'est que quatre ans plus tard qu'il a été accusé, à la suite de l'Opération Colisée qui a fortement ébranlé le crime organisé italien en novembre 2006. Et si son interpellation n'est pas survenue plus tôt, c'est justement parce que la police ne voulait pas mettre en péril cette historique enquête commencée cinq ans plus tôt.

L'un des oncles de Serge Parent était en effet un certain Giuseppe Lazara, qui travaillait à l'époque au Cosenza, ce café italien de la rue Jarry considéré par la police comme étant le quartier général de la mafia montréalaise, où les

policiers ont d'ailleurs observé plusieurs partages et distributions de liasses d'argent durant leur longue enquête. M. Lazara est décédé depuis la commission des actes reprochés.

Tout a commencé le 17 juillet 2003, à 17h23, lorsque le patrouilleur Patrick Gaucher, du poste de la SQ Montréal-Métro, a intercepté Francesco Arcadi, l'un des principaux lieutenants du crime organisé italien, qui sera condamné à 15 ans de prison à la suite de l'enquête Colisée. Arcadi avait dépassé la limite permise alors qu'il se trouvait au volant de sa voiture Acura sur l'autoroute 40, à la hauteur de la rue Morgan.

Un peu plus d'une heure plus tard, entre 19h et 21h30, les policiers affectés à l'écoute électronique dans le cadre du Projet Colisée ont capté, sur le cellulaire d'Arcadi, quatre conversations téléphoniques entre le mafioso et Lazara, qui se trouvait alors au Cosenza.

Dans ces conversations tenues dans un dialecte à mi-chemin entre le calabrais et le sicilien, traduites par un policier d'origine italienne et diffusées mercredi devant le juge Claude Millette, Arcadi se plaint à son interlocuteur d'avoir reçu une contravention. À un certain moment, Lorenzo Giordano, l'un des bras droits d'Arcadi également condamné à la suite du Projet Colisée, intervient dans la conversation et donne le numéro du billet d'infraction à Lazara et lui épelle le nom de famille du policier Patrick Gaucher.

À 18h42 le lendemain 18 juillet 2003, moins de 24 heures plus tard, Giuseppe Lazara rappelle Arcadi et

lui dit qu'il peut déchirer son billet. Ce dernier le remercie et met fin à l'appel, qui dure quelques secondes.

Un numéro et une piste

Après avoir capté ces conversations, les enquêteurs ont obtenu des mandats et ont pu examiner la liste des appels que Lazara a effectués avec son téléphone cellulaire après avoir parlé avec Francesco Arcadi. À 19h07 et 19h09, Lazara a téléphoné dans une résidence du boulevard de Reims à Lorraine qui serait celle du policier Serge Parent Junior, selon la Poursuite.

Le premier témoin qui a été entendu à l'ouverture de l'enquête préliminaire est le policier Patrick Gaucher, qui a démontré, rapport à l'appui, qu'il avait distribué trois contraventions le soir du 17 juillet 2003. Or celle donnée à Francesco Arcadi qui, ironiquement, portait le numéro 13 dans le livret de contraventions du policier, n'a jamais été enregistrée dans le système informatisé de la SQ.

Elle serait vraisemblablement disparue après que l'agent Gaucher

l'eut déposée dans un pigeonier, à la fin de son quart de travail, au poste de la SQ Montréal-Métro, dans l'arrondissement Saint-Laurent.

Même si les policiers peuvent aller et venir, le poste est inoccupé la nuit. Serge Parent, qui était affecté à la filature à cette époque, a travaillé en heures supplémentaires jusqu'à 23h ce soir-là.

Un autre policier expert de la Centrale de l'information policière du Québec (CRPQ), Alain Côté, a expliqué que l'agent Gaucher a bel et bien interrogé le CRPQ le 17 juillet 2007, à 17h23, au sujet d'un certain Francesco Arcadi, qui conduisait une Acura dont le numéro de plaque était le 863 GFW.

L'enquête se poursuit demain. L'avocat de la défense, Me Alain Dubois, tente de faire déclarer inadmissibles les quatre conversations téléphoniques déposées en preuve par la Couronne parce qu'elles constituent du oui-dire, selon lui.

Francesco Arcadi avait été arrêté pour un autre excès de vitesse, quelques mois plus tôt, en mars 2003.



La caricature du jour

L'effet Halak



La SQ a relevé de ses fonctions Serge Parent jr (à l'arrière) et l'a mis en demi-solde depuis 2007.

PHOTO LUC LAFORCE



Métro de Montréal - Nouveaux wagons

LE TEMPS PRESSE

On était en janvier 2007. Bombardier avait obtenu depuis plusieurs mois déjà, de gré à gré, le contrat de fabrication de 35 nouveaux wagons de métro pour remplacer une partie de la flotte vieillissante de la STM. Mais le principal concurrent de Bombardier, Alstom, contestait l'arbitraire de la décision qui avait conduit à l'attribution de cette commande importante.



JEAN-PHILIPPE DÉCARIE

decariejp@ruefrontenac.com

«C'est totalement ridicule! Ça se peut-tu?», m'avait confié sur le ton de l'exaspération contenue Laurent Beaudoin, qui était à l'époque le PDG de la multinationale québécoise.

«On n'a même pas encore réalisé les plans et devis, on ne sait même pas encore ce que veut le client et comment on devra ajuster nos coûts pour être compétitif et Alstom veut faire annuler le contrat en laissant entendre qu'on a été trop payé», avait-il poursuivi.

On connaît la suite. Soucieuse de se conformer scrupuleusement aux

règles de l'OMC, la STM a décidé de rouvrir internationalement son appel d'offres à toutes les entreprises capables de se qualifier à son carnet de charges et de fournir un matériel de remplacement qui contient au moins 60% de contenu canadien.

De guerre lasse, Bombardier s'associe à Alstom et le nouveau consortium devient, en décembre 2008, l'unique soumissionnaire de l'appel d'offres de la STM. En décembre 2009, à la suite de longues négociations avec la STM, Bombardier-Alstom s'entend avec celle-ci sur le prix de la commande de renouvellement des wagons de métro de Montréal. Cette entente porte sur le remplacement de toute la flotte de wagons de la STM et sous-entend donc la fabrication de 756 nouveaux wagons.

Un cahier changeant

Cette modification du cahier de charge initial oblige donc la STM à lancer en janvier dernier un nouvel avis d'intention international qui précise la nature du contrat pour l'ouvrir à toutes les entreprises qui pensent avoir une chance de le décrocher.

La STM reçoit deux offres de nouveaux soumissionnaires: la firme chinoise Zhu Zhou et l'espagnole CAF. Après quelques jours de tergiversations, la STM rejette la proposition de Zhu Zhou qui voulait faire fabriquer au Québec des wagons de métro qui allaient rouler sur des roues métalliques. Une proposition qui impliquait une refonte obligatoire de tout le réseau de rails du métro de Montréal.

La STM, malgré ce qu'avancit le journal Le Devoir mercredi matin, étudie toujours la proposition de la société espagnole CAF. Cette dernière offre de fabriquer des wagons de métro sur pneus, mais n'a manifestement pas toutes les qualifications pour remplir le cahier de charge de cette commande de plus de 3 milliards de dollars.

Il faut rappeler que pour satisfaire les exigences du contrat de remplacement de wagons du métro de Montréal, le fabricant doit faire la preuve qu'il a la capacité de main-d'œuvre pour réaliser la commande.

Les paramètres sont clairs: il faut prouver sa capacité financière de mener à terme le projet; sa capacité de respecter les échéanciers prévus - il faut livrer la première rame de wagons 32 mois après l'obtention

du contrat -; assurer 60% de contenu canadien pour chaque wagon livré et enfin offrir une technologie éprouvée, ce qui signifie d'avoir en opération un produit sur pneu qui est opérant depuis au moins cinq ans et qui comptabilise quelque 400 000 kilomètres de vie utile.

Passer la rampe

Selon les responsables du consortium Bombardier-Alstom, la proposition de la société espagnole CAF, en dépit de toute la bonne volonté dont elle fait preuve, ne passe pas la rampe.

Elle veut obtenir un contrat qui représente la moitié de ses revenus - un contrat de plus de 3 G\$ alors qu'elle génère des revenus annuels de 6 G\$; elle n'a aucune infrastructure de production en Amérique du Nord et le seul contrat de fabrication de wagons de métro sur pneus qu'elle a réalisé a été produit à Santiago au Chili et les premiers wagons ont été livrés en novembre 2009.

CAF est incapable de faire la démonstration que ses produits ont roulé sur une période de cinq ans et qu'ils ont cumulé plus de 400 000 kilomètres de vécu quotidien.

Ceci dit, on comprend l'impatience des gens de Bombardier-Alstom. Ils ont encaissé tous les élan de prudence des autorités de la STM mais le temps presse. Montréal est toujours la ville qui a le plus vieux réseau de wagons de métro en circulation. Un niveau record qui n'est pas étranger au nombre de pannes de réseau qui s'ajoutent à chaque mois qui passe.



Le contrat octroyé par la STM porte sur la fabrication de 756 nouveaux wagons.

PHOTO BOMBARDIER



PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT

Relectures majeures

Quiconque a entendu les relectures proposées par Gabriel sait à quel point il ne s'agit pas de modifications esthétiques. Sur certaines chansons, les tempos sont grandement modifiés, les mélodies sont étirées au possible et les enveloppes sonores sont radicalement différentes.

«On est allés très loin dans certains cas, admet Gabriel. Ce fut assez extrême. Je me dis que si tu fais quelque chose, essaie d'apporter une nouvelle personnalité. Je ne voulais pas d'un band de bar.»

Et quant à savoir jusqu'à quel point un artiste peut transformer l'œuvre d'un autre, Gabriel a noté que ce verdict était laissé à la discrétion du public... et des autres artistes.

«Quand j'ai terminé Street Spirit (Fade Out), j'ai envoyé une version à Thom Yorke. Je n'ai jamais eu de retour d'appel. Je présume qu'il n'a pas dû aimer ça.»

Pour ce premier spectacle en sol américain, Gabriel va jouer dans l'amphithéâtre d'une équipe de hockey qui attirera tous les regards vers Washington dès 19 heures. Hormis prolongation, le résultat final de la rencontre entre le Canadien et les Capitals sera connu durant sa performance. A-t-il pensé aux réactions que les textos et les mails vont provoquer chez une partie des spectateurs qui avaient acheté leurs billets bien avant que le CH ne soit en séries éliminatoires?

«On m'a prévenu. Si j'entends des hurlements dans la salle, je sais déjà que ça n'aura rien à voir avec moi.»

• Peter Gabriel en spectacle au Centre Bell mercredi et jeudi.

Peter Gabriel et Montréal, c'est comme le hockey et la bière ou le lait et le chocolat. Le mariage idéal. Pas de surprise, donc, que la tournée New Blood s'arrête dans notre métropole deux fois plutôt qu'une, alors que les deux seules autres villes qui auront droit à une escale sont des mégapoles comme New York et Los Angeles.

à suivre (I'll Scratch Yours) offre des reprises très retravaillées de chansons d'artistes légendaires comme Paul Simon, de vétérans très connus comme Radiohead, d'autres plus marginaux comme Elbow, ainsi que d'artistes ayant amorcé leur carrière dans le nouveau siècle, comme Bon Iver.

«Une fois l'idée lancée, il fallait trouver une forme d'équilibre entre les artistes, note Gabriel. Pas juste des artistes de mon âge, mais aussi de la jeune génération. Mes deux filles font occasionnellement mon éducation sur ce plan.»

Sur disque, Scratch My Back demande une qualité d'écoute considérable et Gabriel estime que c'est similaire en spectacle.

«Ce n'est pas facile, assure-t-il. Ce ne sont pas des chansons pop. J'adore cette collaboration avec orchestre. Je pense que les gens qui veulent faire le voyage avec moi semblent aimer ça, mais pas tous», ajoute-t-il, selon ce qu'il a pu observer lors des trois premiers et seuls spectacles présentés en Europe.

Un orchestre et pas de batterie

Cette tournée est particulière à plus d'un égard. Mercredi et jeudi, Gabriel se présentera sur scène avec un orchestre de 54 musiciens. Qui plus est, il n'y aura aucune batterie et pas de guitares. Un concept assez révolutionnaire qui fait que la tournée est en constante évolution.

«On est présentement en train de travailler des arrangements pour Red Rain. S'ils sont prêts à temps, on la fera demain (jeudi). Je pensais que ça allait être un truc de trois mois, mais on trouve des façons de se réinventer. Jouer avec un orchestre, c'est comme offrir une performance avec de nouveaux vêtements.»

Et pourquoi cette tournée particulière à ce moment-ci d'une longue carrière ?

«Parce que je suis encore vivant (rire collectif) et parce que j'aime la coloration qu'un orchestre apporte. J'ai maintenant 60 ans. Mes parents sont encore vivants. Je suis très choyé sur cet aspect, quoique mon père a 98 ans et il est rendu au dernier chapitre. J'aime cette idée que la mort fait partie de la vie.»



Six heures avant le premier de ses deux spectacles mercredi au Théâtre du Centre Bell, Gabriel s'est même pointé au restaurant 9-4-10 pour rencontrer les médias dans un mode convivial. Finalement, le Britannique prolonge le principe de l'échange qui est la pierre centrale de son album Scratch My Back, où il reprend à sa manière des classiques de Bowie (Heroes), de Lou Reed (The Power of the Heart) et d'Arcade Fire (My Body Is a Cage). Ce disque, le premier d'un doublé



Gabriel se présentera sur scène avec un orchestre de 54 musiciens.

PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT

Coupe Canada de plongeon à Montréal

PHOTO D'ARCHIVES REUTERS



DESPATIE PRÊT COMME JAMAIS

Alexandre Despatie renouera avec ses partisans montréalais après une absence de trois ans quand il participera à la Coupe Canada de plongeon qui se tiendra à compter de jeudi à la piscine du Stade olympique.



Despatie a raté les deux dernières présentations montréalaises en raison de blessures, mais il nous assure qu'il est en grande forme.

«Je me sens en contrôle de tout mon corps, car je suis en santé pour la première fois depuis longtemps», a déclaré Despatie.

Les dernières années ont été difficiles pour le double médaillé d'argent aux Jeux olympiques.

«Je reviens de loin», n'a pas hésité à

dire celui qui n'a participé qu'à deux compétitions en près de trois ans, soit les Jeux olympiques de Pékin et les championnats du monde l'an passé.

Le plongeur de 24 ans considère qu'il est sur la bonne voie.

«Je commence à retrouver mes sensations naturelles, mon esprit de compétition et mes réflexes, a-t-il dit. Mon dos tient le coup et je peux m'entraîner avec plus de vigueur.»

Despatie a indiqué qu'à sa première compétition de l'année, en Chine, il avait bien fait lors des préliminaires. Une fois en finale, il a cependant connu des difficultés pour finir avec la sixième position.

«J'ai pu identifier ce qui n'avait pas fonctionné et, au Mexique, j'ai remporté la médaille d'or», a-t-il fait remarquer.

Le Montréalais n'a pas d'objectif précis de médailles pour la fin de semaine, sinon celui d'être constant. En 2007, Despatie l'avait été et il avait tout raflé en enlevant les médailles d'or au 3 mètres et à la plateforme, et au 3 mètres synchro avec Arturo Miranda.

Heymans confiante

Quant à Émilie Heymans, elle tentera de faire encore mieux que l'année dernière alors qu'elle avait enlevé la médaille d'argent au tremplin de trois mètres.

«Je crois être en mesure de monter sur

le podium, quoique la compétition sera forte, a déclaré Heymans, qui a terminé au quatrième rang au Mexique à la mi-avril. Ce sera important de bien faire, car les résultats comptent pour les sélections en vue de la Coupe du monde de juin en Chine.»

La triple médaillée olympique n'est cependant pas au sommet de sa forme car elle combat une blessure à une hanche depuis deux mois.

«Mon entraînement a été un peu plus difficile, mais je ressens moins de douleurs depuis quelque temps. Je devrai m'assurer de bien m'échauffer», a-t-elle dit.

La plongeuse du club de Pointe-Claire participera également au trois mètres synchro en compagnie de la jeune Jennifer Abel.

«J'ai eu plusieurs partenaires au cours des dernières années, mais Jennifer et moi avons pu créer une bonne chimie en peu de temps», a dit Heymans.

Les deux Québécoises ont remporté la médaille d'argent au Mexique à la mi-avril.

«Nous avons le même rythme individuel, donc nous n'avons pas eu à faire des ajustements au point de vue de la synchro. Nous n'avons qu'à nous concentrer sur notre plongeon», a indiqué l'athlète de 28 ans.

Heymans se sent tellement bien qu'elle a indiqué qu'elle sera à Londres pour les Jeux olympiques de 2012.

Si Despatie, Heymans et Abel seront à surveiller, il ne faudra pas oublier Meaghan Benfeito et Roseline Filion, qui tenteront de répéter leurs exploits de l'année dernière, et cela tant en solo qu'en synchro.

À la Coupe Canada 2009, Benfeito avait enlevé l'or au 10 mètres, tout juste devant Filion, et les deux s'étaient unies pour remporter l'argent au 10 mètres synchro.

Record de participants

En avril, au Mexique, les deux plongeurs québécoises ont également enlevé la médaille d'argent.

Reuben Ross, qui avait remporté la médaille d'or au tremplin de trois mètres en 2009, sera de retour et il fera partie du contingent des 17 plongeurs canadiens.

La Coupe Canada de plongeon, qui en est à sa 16e présentation mais à sa quatrième consécutive à Montréal, commence jeudi avec les préliminaires et se poursuivra toute la fin de semaine avec des finales samedi et dimanche.

La compétition, troisième étape de la coupe FINA après celles présentées à Rostock, en Allemagne, et à Moscou, réunira un nombre record de 109 plongeurs, dont 32 ont participé aux Jeux de Pékin.

La légende de Halak... et la réalité du CH

Une chronique de MARTIN LECLERC | leclercm@ruefrontenac.com

Les récentes prouesses de Jaroslav Halak devant le filet du Canadien étaient à ce point hallucinantes qu'il aurait été intéressant d'entendre et de voir ce que serait devenue sa légende si ses exploits n'avaient pas été réalisés à l'ère de la télévision à haute définition, de l'information continue et d'Internet.

Le bon vieux bouche à oreille ! Il n'y a rien de mieux pour transformer un athlète extraordinaire en héros mythique...

Parlez-en à Maurice Richard qui, on le sait tous, avait l'habitude de transporter des joueurs adverses sur son dos à partir de la ligne rouge avant de déjouer leur gardien à l'aide d'une de ses savantes feintes.

À notre époque, les héros surnaturels sont malheureusement moins nombreux. Un bon soir, on peut voir une supervedette de n'importe où sur la planète apparaître au Top 10 des jeux de la semaine. Et deux jours plus tard, on peut voir le même gars apparaître au Top 10 des gaffes les plus gênantes. Dans le temps de la radio en noir et blanc, c'est connu, les athlètes étaient bien supérieurs à ceux de notre époque.

Malgré tout, il y a quand même quelques joueurs de la LNH qui ont donné naissance à d'intéressantes et amusantes légendes fantastiques au cours des dernières années.

À Buffalo, par exemple, une simple blague au sujet du nom de Jason Pominville a convaincu un restaurateur de transformer toute une section de son restaurant en l'honneur de la ville fictive de « Pominville ». Chaque fois que les Sabres jouent, les amateurs de hockey s'y réunissent, boivent de la bière et achètent des t-shirts proclamant qu'il sont « Maire de Pominville », « Citoyen de Pominville » ou encore membre du « Service des incendies de Pominville ».

À Chicago, il y a quelques saisons, le service de marketing des Blackhawks avait décidé d'utiliser le nom (fort peu commun) et les prouesses du jeune attaquant Kris Versteeg pour monter de toutes pièces une histoire fantastique à son sujet. Un peu comme si des amateurs de

hockey du IXe siècle discutaient de leur joueur favori et chaque fois amplifiaient davantage ses exploits et sa légende. Les partisans de l'équipe rigolaient quand on la diffusait sur l'écran géant du United Center.

Plus grand que nature

À Montréal, si une équipe de marketing décidait de se pencher sur le cas de Jaroslav Halak, voici à quoi pourrait ressembler la légende :

On raconte que ses ancêtres portaient des masques et se réunissaient au sommet du mont Krivan pour boire une mixture concoctée avec des yeux de pieuvres. Son nom est... HALAK.

On raconte que ses ancêtres se nourrissaient en pêchant à la main les poissons de la rivière Morava. Son nom est... HALAK.

On raconte que, tout petit, avant même de savoir marcher, il captait des mouches les yeux fermés. Son nom est... HALAK.

On raconte qu'il y a plusieurs siècles, lorsque la Slovaquie a été envahie par les Ottomans, son ancêtre fut le dernier guerrier à défendre, de son seul bouclier, les terres de son pays. Son nom est... HALAK.

On raconte qu'il a été conçu dehors, par une froide nuit d'hiver, alors que ses parents s'étaient réfugiés au pied d'un barrage. Son nom est... HALAK.

On raconte qu'il s'est déplacé en glissant sur les genoux jusqu'à l'âge de 11 ans. Son nom est... HALAK.

On raconte que ses parents étaient pauvres et que, durant toute son enfance, il a dormi dans un filet que son père avait tendu entre deux poteaux dans une pièce de la maison. Son nom est... HALAK.

On raconte que lorsque le Canadien joue à l'étranger, pour préserver ses incroyables réflexes, il demande à son cochambreur de le réveiller la nuit en lui lançant des rondelles de toutes ses forces. Son nom est... HALAK.

On raconte que l'été, loin des regards inquisiteurs de la presse montréalaise, il s'entraîne dans le noir à capter des tirs frappés à mains nues. Son nom est... HALAK.

On raconte qu'il a une vision de 30/20 et qu'il possède un don pour voir à travers les joueurs qui se pos-



Jaroslav Halak.

PHOTO PASCAL RATTHE

tent devant lui. Son nom est... HALAK.

(...)

Ce soir : retour à la réalité

Pauvre Halak ! Il aura besoin de tous les dons qu'il possède mercredi soir. Il faudra que tous les astres soient parfaitement alignés pour lui permettre de survivre à un autre bombardement en règle des Capitals.

Depuis la victoire de lundi, les commentateurs et les partisans que je lis et que j'entends semblent sortir tout droit d'une autre planète. Ils ne semblent tout simplement pas réaliser ce qui est en train de se passer. Après le dernier match, certains se sont même offusqués que Jacques Martin n'ait pas réagi en meneuse de claque pour louer les prouesses de son gardien.

Mettez-vous un peu à la place du coach. Si Halak est parvenu à abaisser un record pour le plus grand nombre d'arrêts réalisés dans une victoire de 60 minutes en séries éliminatoires, c'est parce que son club venait aussi de subir l'une des plus grandes raclées de

l'histoire des séries. Jamais, dans l'histoire de ce féroce tournoi printanier, une équipe n'était parvenue à s'en tirer avec une victoire après avoir été malmenée de la sorte.

Le pauvre Martin se retrouve donc au beau milieu d'une bande de fêtards qui regardent le score final et encensent son équipe alors que la force et les efforts de l'opposition ne cessent de s'accroître.

Si le Canadien a disputé son meilleur match de la saison lundi dernier (et à peu près tout le monde s'entend là-dessus) et qu'il a été dominé 54 à 22 au chapitre des tirs au filet (32 à 16 en ce qui a trait aux chances de marquer), ça signifie que Martin est arrivé au bout de sa corde. Il n'a plus grand-chose à faire, sauf une prière, pour espérer remporter un troisième match de suite contre cette équipe. Il sait que sa mince muraille peut céder n'importe quand.

Pour cette raison, que son club gagne ou perde mercredi soir, l'entraîneur du CH pourra dormir en paix. Il a extrait tout le jus qu'il y avait à extraire de cette équipe. Et il a déjà largement surpassé les attentes.